

Enjeux 5

Page 5 :

KRISTINA DJORDJEVIC. *Corps*.

Un lit en fer dans un espace vide et clos.

Un corps, immobile et muet, est assis sur ce lit.

Un deuxième, bavard, se tenant à côté, dessine des bouches et répare les machines à écrire.

Un troisième cherche la bouche du deuxième.

Un quatrième, ayant parcouru bien des corps, ne désire maintenant plus que le troisième.

Un lit en fer dans un espace vide et clos.

Sur lequel se succèdent, à tour de rôle, différents corps.

Immobiles et muets,

Page 75 :

EUGÈNE. *Rame*.

Aviron: nom masculin Seul sport collectif où les coéquipiers tournent le dos à l'objectif, accordant les pleins pouvoirs à un seul homme, le barreur. Toute ressemblance avec une dictature n'est pas le fruit d'une coïncidence.

Barreur: nom masculin Celui qui tient la barre, qui dirige la barque. Napoléon, Ceausescu et l'infirmière de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* sont des barreurs.

Rameur: nom masculin Être humain acceptant de souffrir, de transpirer et même de respirer selon le rythme imposé par le barreur.

Rame: nom féminin Longue pièce de bois aplatie à une extrémité, utilisée pour propulser de petites embarcations ou... frapper violemment sur la tête d'un coéquipier.

Page 145 :

FABIENNE GUELPA. *L'Intime du Large*.

Propulsée par l'écriture, une femme explore le labyrinthe. De la mémoire sablonneuse surgissent, d'île en île, scènes d'ombre et de lumière, chaotiques, paisibles, blessées, aimantes... Des bras de poupée enlacent le malheur, la pauvreté tient ses archives, le paradis sous un drap blanc, houle de femme, homme refuge... Les mots s'animent, transmutent en hiéroglyphes d'or la vie qui s'est mise à l'envers.

Page 169 :

JÉRÔME RICHER. *Écorces*.

Suite à des actions terroristes, deux sœurs s'opposent : l'une est impliquée dans un mouvement de lutte clandestine, l'autre craint pour son emploi et aspire au calme. Parallèlement, un soldat raconte une de ses missions et explique sa décision : désertter et résister.

Page 241 :

ANNE-FRÉDÉRIQUE ROCHAT. *Apnée*.

L'eau, la mère, l'inconscient, la transmission, la sécheresse psychique, physique, le désir, la sexualité. La vérité qui remonte à la surface, la vérité qui transpire derrière les mots. *Apnée* est l'histoire d'un couple qui va être ébranlé par l'arrivée d'une jeune fille qui réveille malgré elle des souffrances et des blessures enfouies. Les personnages s'observent, s'identifient les uns aux autres, ils cherchent et fuient les reflets dans cette piscine sans eau.

Enjeux 5

KRISTINA DJORDJEVIC
Corps

EUGÈNE
Rame

FABIENNE GUELPA
L'Intime du Large

JÉRÔME RICHER
Écorces

ANNE-FRÉDÉRIQUE ROCHAT
Apnée



Théâtre en camPoche
Enjeux

*Collection « Théâtre en camPoche »,
dirigée par Philippe Morand,
publiée en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs
(SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'aides à la publication accordées
par le Département de la culture de la Ville de Genève,
le Service des affaires culturelles de la Ville de Lausanne,
et par le Département de l'Instruction publique
de la République et Canton de Neuchâtel

Il a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
des livres de poche suisses en langue française.

« Enjeux 5 »,
deux cent trente-deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
a été réalisé avec la collaboration de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache,
Décor de «L». C^{ie} de l'Olivier . Chorégraphie : Oliver Chanut.
Scénographie de ELEHN YAEL RION.
Théâtre 2-21, Lausanne, novembre 2007.
Photogravure : Bertrand Lauber, Color⁺, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une entreprise du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-232-4

Tous droits réservés

© 2008 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

Kristina Djordjevic

Corps

Lauréate du Prix SSA 2008 à l'écriture théâtrale

Personnages

Homme
Première femme
Deuxième femme
Autre homme

PREMIÈRE SCÈNE

Noir.

La voix-off de Homme.

Elle peut être accompagnée d'images qui défilent ou d'images statiques. Ou de toute autre chose se manifestant dans le noir scénique.

HOMME. *Par moments faut savoir quitter.*

Voilà ce que je me suis dit.

Faut partir

que je me suis dit.

Suis parti.

Pas très loin. En train.

J'ai pris une bière, puis le train, mais pas dans le train, la bière. Au bar, avant de prendre le train.

Suis parti.

Pas très loin.

Ai peur de partir loin, peur de ne pas savoir revenir,

pouvoir revenir.

C'est pour ça que je pars. Pour pouvoir revenir.

L'unique intérêt de mon départ est le retour.

N'ai jamais autant entendu le verbe *partir* que dans une gare. Comme si personne ne revenait. À écouter les voix noyées sur les quais, on ne fait que partir. Et toutes les villes se dépeuplent. Elles deviennent vides. Si toutes les villes se vident,

qu'est-ce qui se remplit? Tous ces gens qui ne font que partir doivent bien aller quelque part. Et même lorsqu'ils reviennent, ils disent *je pars*. Ai toujours dit *je reviens*. Il y a quelque chose de très prétentieux dans *je pars*. Quelque chose qui fait du *je* un héros, un homme libre. Celui qui reste est un lâche. Une victime du quotidien. Et du présent. Celui qui revient est un fruit du passé. Et très vite, à son tour, il redevient celui qui reste. Alors que celui qui part est tourné vers l'avenir. Il est l'Avenir. Il m'arrive de dire *je pars*. Non pas comme une finalité, mais comme une étape de mon retour.

DEUXIÈME SCÈNE

*Homme, serrant le coussin entre ses bras, sur un lit en fer.
Première femme.
Puis Deuxième femme.*

PREMIÈRE FEMME. On m'a envoyée secouer le coussin.
Ne me demande pas à quoi ça sert, je le fais, c'est tout,
on me l'a demandé, je le fais,
c'est tout.
Pause.
Je dois remettre tes draps en place, il ne fait pas bon de dormir sur un matelas nu.

Ne me demande pas pourquoi, je ne sais pas,
je le fais,
c'est tout.

Pause.

Il y a toujours un coussin à secouer dans ta
chambre.

Ce n'est pas comme chez les autres, à peine la
trace de la tête, et encore, à croire qu'ils ne la
posent pas.

DEUXIÈME FEMME. Combien de fois vas-tu secouer
ce coussin ?

PREMIÈRE FEMME. Il n'est pas remis.

DEUXIÈME FEMME. Il ne sera jamais remis,
il n'arrête pas de le serrer et de le desserrer.

PREMIÈRE FEMME. On m'envoie toujours le faire.

DEUXIÈME FEMME. Il faut le faire.

PREMIÈRE FEMME. Il ne desserre pas, il serre.

DEUXIÈME FEMME. Ne t'occupe pas de ce qu'il
fait, secoue le coussin.
C'est tout.

Première femme pose le coussin.

PREMIÈRE FEMME. Je n'ai pas fini de remettre les
draps.

DEUXIÈME FEMME. C'est bientôt la pause,
viens

Deuxième femme sort.

PREMIÈRE FEMME. Quand je ne suis pas là, elle ne prend pas de pause. De toute la journée. Elle passe son temps à écarter les rideaux, aérer les chambres, secouer les coussins.

Frapper cet amas de plumes, répartir la légèreté, la remettre en place, comme si elle avait une place, une plume qui se laisse porter par l'air, on n'aurait pas idée de l'attraper, on n'aurait pas idée de la fixer,

non,

on la regarde flotter, on la regarde descendre, et quand elle touche le sol, on peut la saisir, pour la garder,

c'est tout.

Tu n'aurais pas idée de le desserrer, tu ne fais que le serrer.

Pourquoi tu le serres ?

Ce ne sont que des plumes.

Pause.

Remets en place ces plumes que t'as dérangées !

Pause.

Peut-être que tu ne les as pas dérangées, mais arrangées,

et c'est toi qui arranges ce qu'on dérange, on a l'impression de remettre en ordre, mais on crée ton désordre.

Pause.
Non ?

DEUXIÈME FEMME. C'est la pause,
viens

*Toutes les deux
sortent.*
Noir.

TROISIÈME SCÈNE

Noir.
La voix-off de Homme.
*Elle peut être accompagnée d'images qui défilent ou
d'images statiques. Ou de toute autre chose se manifestant
dans le noir scénique.*

HOMME. *Elle reviendra.*
Voilà ce que je me suis dit.
Va forcément revenir
que je me suis dit.
Et l'attente de son retour a commencé, à ce
moment précis, au moment où j'ai prononcé ces
mots.
Je ne pouvais pas faire autre chose,
je n'avais pas le temps de faire autre chose.
Il fallait que j'attende.
L'attente prenait tout le temps, elle est devenue
mon temps.

Elle bougeait mécaniquement les aiguilles de mon horloge interne.
Parfois, elle ne me laissait même pas manger, parfois, elle ne me laissait même pas dormir.
Et moi, je lui obéissais.
Je n'ai pas voulu créer de tensions avec l'attente.
De peur qu'elle ne se retourne contre moi et qu'elle ne devienne désagréable.
Insupportable.
Je jouais au détective et me mettais à chercher toutes les traces qu'elle a négligemment dispersées avant son départ.
L'odeur de son parfum. Que l'attente, chaque jour un peu plus, a estompée.
Les gouttes d'eau sur sa serviette. Que l'attente, chaque jour un peu plus, a séchées.
La trace de son visage sur le coussin. Que l'attente m'a laissée.
Les traits de son visage étaient nets.
Son nez. Ses joues. Et surtout sa bouche.
Sa bouche s'était dessinée dans le tissu.
Ne pouvais pas l'embrasser, la toucher, ni même l'effleurer.
Nous nous sommes habitués les uns aux autres.
La bouche sur le coussin, l'attente et moi.
Inséparables que nous sommes devenus en silence.
Et le mot redondant de l'aiguille des secondes m'a fait partir.
Suis sorti en courant.
Ai couru à la gare.
Me suis dit *par moments, faut savoir quitter.*

Eugène

Rame

Lauréat du Prix SSA 2007 à l'écriture théâtrale

Création de *Rame*.

Le 9 septembre 2008,

Au Théâtre Vidy-Lausanne

Mise en scène: Christian Denisart

Scénographie et lumière: Gilbert Maire

Costumes: Cécile Collet

Musique: No Square

Avec:

Jean Cuénot

Lionel Frésard

Corinne Frimas

Florence Quartenoud

Pascal Schopfer

Musique:

Stefan Aeby

André Hahne

Yannick Oppliger

Guillaume Perret

Coproduction:

Les Voyages Extraordinaires, Théâtre Vidy-Lausanne,

Théâtre de l'Oriental

Personnages

1) Un Barreur, *trente ans, beau parleur, inquiétant*

2) Un Vacancier en maillot de bain, *trente ans, maigrichon*

3) Rameuse 1, *quarante ans, terrorisée*

4) Rameur 2, *quarante ans, replet, timide, soumis*

5) Rameuse 3, *trente ans, enthousiaste*

Disposition des personnages sur l'aviron:

Barreur – Vacancier – Rameuse 1 – Rameur 2 – Rameuse 3 ➞

SCÈNE 1

Mer calme, soleil magnifique. On entend les cris des mouettes. Un Vacancier couché sur son matelas pneumatique se laisse flotter au gré du courant. Il passe près d'un aviron à l'arrêt. L'équipe est composée de trois rameurs, visiblement démoralisés. Le siège en face du Barreur est vide. Quant au Barreur, il inspecte l'horizon, à la recherche de quelque chose.

LE BARREUR. *Ayant enfin remarqué le Vacancier.* Hé !
l'ami ! Hé ho !

Le Vacancier relève la tête, se demandant si c'est à lui qu'on s'adresse.

LE BARREUR. Oui, vous ! Belle journée, pas vrai ?

LE VACANCIER. Splendide.

LE BARREUR. Y a des jours comme ça, où on est en
paix avec le monde.

LE VACANCIER. Je ne vous le fais pas dire.

LE BARREUR. En plus, de là où vous êtes, vous avez
la meilleure vue sur les mouettes.

LE VACANCIER. *Il repose sa tête.* C'est vrai.

LE BARREUR. Des journées pareilles, avec une mer lisse comme de la soie, il y en a peut-être cinq par année. J'espère que vous allez en profiter.

LE VACANCIER. J'en profite déjà. *Il s'étire.* Quand je pense à mes collègues en réunion ou assis devant leur ordinateur...

LE BARREUR. Comme on dit: «C'est pas le tout d'être heureux, il faut encore être sûr que les autres soient malheureux.»

Le Vacancier éclate de rire.

LE VACANCIER. Et vous? Qu'est-ce que vous faites quand vous n'êtes pas sur votre aviron?

LE BARREUR. Moi? Je suis toute l'année sur mon aviron.

LE VACANCIER. Ah bon? Vous êtes un professionnel?

LE BARREUR. En quelque sorte...

LE VACANCIER. Vous avez de la chance. Ce sont des engins magnifiques.

LE BARREUR. Ça vous intéresse, l'aviron?

LE VACANCIER. Non pas vraiment. Mais je suis ingénieur.

LE BARREUR. *Il sourit.* Regardez cette coque. Douze mètres de long pour cinquante-cinq *centimètres* de large. J'ai bien dit « centimètre ». Un aviron, c'est une aiguille. Je ne veux pas jouer au lyrique, mais à mon avis, vous avez devant vous un authentique chef-d'œuvre de la mécanique des fluides.

LE VACANCIER. Moi, je dessine des machines à café.

LE BARREUR. C'est intéressant ?

LE VACANCIER. C'est mieux en vacances.

LE BARREUR. Dites, ça vous dirait de faire un truc pas courant ? Quelque chose que vous n'aviez pas prévu ce matin, en vous réveillant.

LE VACANCIER. Vous n'allez quand même pas me proposer de ramer avec vous ?

LE BARREUR. Mais si.

LE VACANCIER. *Il tapote son front avec l'index.* Ça ne va pas, non ?

LE BARREUR. Juste pour un quart d'heure. Je ne veux pas vous prendre votre journée. On fera une

boucle et je vous ramène à votre matelas pneumatique, dans quinze minutes.

LE VACANCIER. En fait, j'ai peur de faire une fausse manœuvre et de faire chavirer tout l'équipage.

LE BARREUR. Pas de soucis. L'aviron, c'est simple comme la bicyclette. *Il s'adresse aux trois rameurs.* Hein? que c'est facile?

LE RAMEUR 2. Ouais, ouais.

La Rameuse 1 pose sa main sur la bouche, avec effroi.

LA RAMEUSE 3. Écoutez monsieur: j'ai appris en cinq minutes. Et depuis, l'aviron me rend heureuse.

Silence.

LE VACANCIER. Au fait, où est votre quatrième rameur?

LE BARREUR. Il n'a pas pu venir aujourd'hui. Problème au visage.

LE RAMEUR 2. C'est ça, ouais.

LE BARREUR. Il s'est fait tabasser par une bande de voyous. Mâchoire fracturée, œil gauche crevé, crâne fêlé... je vous raconte pas.

LE VACANCIER. Ça s'est passé ici, sur la plage ?

LE BARREUR. Oui, à l'aube. Une vraie exécution.

LE VACANCIER. Quelle horreur !

Silence.

LE BARREUR. Et pour ma proposition ? Qu'est-ce que vous en dites ?

LE VACANCIER. Je ne sais pas. C'est peut-être pas le jour.

LE BARREUR. Votre sollicitude vous honore. Mais voyez-vous la meilleure façon de réagir pour une équipe frappée par ce genre de drame est de tout de suite repartir.

LE VACANCIER. Eh bien...

LE BARREUR. Laissez-vous tenter. Ça vous changera les idées.

LE VACANCIER. Après tout...

SCÈNE 2

Le Vacancier quitte son matelas pneumatique. Il nage jusqu'à l'aviron et se fait tirer par le Barreur hors de l'eau. Horrifiée, la Rameuse 1 plonge la tête entre les jambes pour ne pas voir le Vacancier monter à bord.

LE BARREUR. Doucement, doucement.

LE VACANCIER. Ne vous en faites pas. Je ne vais pas vous faire chavirer.

LE BARREUR. Je vais vous inculquer deux ou trois notions d'aviron. D'abord, asseyez-vous.

Le Vacancier s'exécute. La Rameuse 1 dodeline de la tête.

LE BARREUR. Votre siège coulisse.

Le Vacancier cale ses pieds et se fait coulisser d'avant en arrière.

LE VACANCIER. Marrant !

LE BARREUR. Votre rame s'appelle « aviron ». Au bout de l'aviron se trouve « la pelle ».

LE VACANCIER. Le rameur donne donc des coups de pelle dans l'eau ?

LE RAMEUR 2. Je n'y avais jamais pensé. Mais on ne peut pas mieux dire.

Le Barreur toise avec sévérité le Rameur 2 qui se pince les lèvres. Le Vacancier soulève ses rames et les replonge dans l'eau.

LE BARREUR. Le point essentiel de l'aviron, c'est la RES-PI-RA-TION. Chaque coup d'aviron compresse, écrabouille vos poumons pendant la phase de poussée. Vous devez donc adapter votre rythme de respiration à ma cadence. Contrairement au cyclisme, à l'athlétisme et à la course au sac, dans l'aviron, vous ne pouvez pas respirer librement.

LE VACANCIER. Merci. Je crois que je vais retourner sur mon matelas, maintenant.

LE BARREUR. Taratata. Passons à présent à l'entrée de la rame dans l'eau. Fermez les yeux !

LE VACANCIER. Pardon ?

LE BARREUR. Fermez vos satanées mirettes, j'ai dit !

Il obéit.

LE RAMEUR 2. *Il chuchote à la Rameuse 1. Il va encore lui faire le coup du saule pleureur en automne.*

La Rameuse 3 frappe violemment le Rameur 2 derrière la nuque, avec son aviron. Le malheureux n'ose crier, mais il tremble de douleur.

LE BARREUR. Imaginez un petit matin calme du mois d'octobre. Vous êtes au bord du lac. Un saule pleureur aux feuilles délicieusement ocre irradie le ciel pâle. Les branches souples ondulent dans la brise légère. Elles ploient selon une courbe parfaite. Au bout, tout au bout, elles ne font que caresser la surface de l'eau. Comme c'est doux; comme c'est tendre. N'oubliez jamais cette image: un aviron doit rentrer dans l'eau comme la branche d'un saule pleureur.

LE VACANCIER. *Il ouvre les yeux.* Merci. C'était très beau. Et pour sortir l'aviron?

LE BARREUR. La même chose, mais à l'envers. On ne va pas y passer la journée, non plus.

Il se frotte les mains de plaisir.

LE BARREUR. Bon, quittez-moi ces visages de caramel mous passés dans l'égout. On va s'y remettre et pas plus tard que tout de suite.

Les trois rameurs lèvent leurs avirons. Le Vacancier suit le mouvement tant bien que mal.

LE BARREUR. Finish. Prêt. Nage.

SCÈNE 3

Tout le monde rame. Le rythme est lent, calme, envoûtant.

LE VACANCIER. Hé! Vous avez vu?

LE RAMEUR 2. Quoi?

LE VACANCIER. Je rame. Je rame à votre rythme!

LE BARREUR. Alors, vous voyez? Ce n'est pas si difficile l'aviron.

LE VACANCIER. Ben non. C'est même génial. J'adore ce vent.

Ils continuent en silence.

LE BARREUR. *Mobilis in mobile.* Tout n'est que calme, luxe et volupté.

Ils rament en silence.

LE VACANCIER. Dites, je commence à fatiguer, moi. On ne pourrait pas...

LA RAMEUSE 3. Ne cassez pas l'harmonie. Continuez. Continuez. Continuez.

LA RAMEUSE 1. Je vous en prie. Ne prenez aucune initiative.

LE BARREUR. Silence! Donnez votre souffle à la rame.

Ils continuent de ramer en silence.

LE VACANCIER. *Il lève la tête.* Mais? Le soleil est toujours à notre gauche? On va en ligne droite, alors!

LE BARREUR. Évidemment, pourquoi?

LE VACANCIER. Comment ça, pourquoi? Je croyais qu'on allait décrire une boucle.

LA RAMEUSE 3. Ici, on ne dessine pas des petits ronds dans l'eau, espèce de vacancier. On fait de l'aviron.

LE BARREUR. Merci, rameuse.

LE VACANCIER. Et comment je vais rejoindre la plage, moi? J'ai laissé toutes mes affaires là-bas! Mon porte-monnaie, ma serviette, les clefs de ma bagnole, mon téléphone portable...

Silence. Tout le monde continue à ramer.

LE VACANCIER. Arrêtez-vous. Arrêtez, je vous dis!

LE BARREUR. *Il exulte.* Non ! C'est pas vrai !

LA RAMEUSE 3. Quoi, Barreur ? Que vois-tu ?

LE BARREUR. Le Zéphira ! Droit devant ! *Il s'adresse au Vacancier.* Ah, vous pouvez vous vanter d'avoir une chance de cocu, vous alors ! ça fait des mois qu'on le cherche.

LE VACANCIER. C'est quoi le Zéphira ?

LE RAMEUR 2. Le plus grand paquebot du monde.

LA RAMEUSE 3. Une île mue par le vent !

LE RAMEUR 2. Elle appartient au prince Al Rachid des Émirats arabes unis.

LE VACANCIER. Ah bon ? Jamais entendu parler.

LE RAMEUR 2. À bord, le plaisir règne en maître.

LA RAMEUSE 3. La construction a coûté deux milliards de dollars. Ils ont érigé cent quatorze mâts. La grande voile, c'est la plus grande pièce de tissu de l'Histoire humaine. À bord, il y a quatre piscines, deux terrains de golf, dix-huit restaurants, deux mille chambres.

LE RAMEUR 2. On peut faire de l'alpinisme, des courses automobiles et du trekking sur de véritables dunes achetées en Mauritanie.

LA RAMEUSE 1. Et surtout, ils obéissent à une charte d'hospitalité absolue. Quelle que soit la route du Zéphira, si une embarcation manifeste l'envie d'accoster, le capitaine est obligé d'accepter.

LE BARREUR. Dites, ça vous dirait un petit tour en calèche dans une prairie vert tendre ? Ensuite, on irait au hammam se décrasser de tout le sel de mer qu'on a sur la peau. *Il s'adresse au Vacancier.* Et après, j'irai personnellement demander au capitaine de dévier sa trajectoire pour vous ramener sur votre plage. Vous retrouverez votre serviette de bain et vos clés de bagnole dans moins de deux heures.

LE VACANCIER. O.K. Parfait. Merci. Heu...

LE BARREUR. Oui, mon ami ?

LE VACANCIER. Excusez-moi d'avoir un peu gueulé tout à l'heure. Vous savez ce que c'est : les vacanciers ne sont jamais contents.

LE BARREUR. Vous êtes tout excusé. Ramez en rythme maintenant. *Il sort sa longue vue.* Je vois des masques blanc et or, des costumes de satin brodés. Des nuages de confettis dansent dans le ciel. C'est le carnaval de Venise ! Ils ont reconstruit pierre par pierre le palais des Doges et la place Saint-Marc. Venise a pris le large. Les canaux sont partis à la dérive. C'est féerique.

LE RAMEUR 2. Tu vois des gondoles ?

LE BARREUR. Oui. Elles ondulent les unes à côté des autres, formant un collier de perles noires. La laque des coques brille de mille feux sombres. Une comtesse coiffée d'une extraordinaire cage d'oiseau dans laquelle s'ébattent des colibris et des perruches mauves s'installe à bord de la gondole de tête. Les dorures raffinées de l'embarcation forment un écrin onirique à son masque serti de rubis. Elle nous a vus ! La comtesse nous fait signe d'approcher.

LE RAMEUR 2. Plus vite !

LA RAMEUSE 3. Que vois-tu d'autre ?

LE BARREUR. Un petit voilier vient d'accoster dans le port du Zéphira. On accueille les arrivants avec des sourires et des petits verres de grappa.

LE VACANCIER. Oh là là ! Quand je vais raconter ça aux copains la semaine prochaine...

LE BARREUR. Attendez, j'aperçois une autre embarcation. Laissez-moi regarder... Mais ! Ah, les fumiers !

LA RAMEUSE 3. Qui as-tu vu ?

LE BARREUR. Ceux de Maison Vieille.

LA RAMEUSE 3. *Avec ravissement.* Non ? C'est vrai ?

LE BARREUR. Je reconnaîtrais leurs regards torves et leur peau basanée même au fond d'un baril de pétrole. Figurez-vous qu'ils sont en train de bouffer les provisions qu'ils nous ont volées la semaine passée. Dans leurs barbes traînent les miettes de nos biscuits. Ah, ils nous ont vus ! Ils ricanent en nous faisant des gestes obscènes. Mais ? !

LA RAMEUSE 3. Quoi ? Raconte !

LE BARREUR. Leur barreur s'est redressé et a baissé son pantalon. Ceux de Maison Vieille nous montrent leur cul en guise de salut cordial.

Les rameurs cessent de ramer.

LA RAMEUSE 3. Ils sont à nous ! Tant pis pour le Zéphira.

LA RAMEUSE 1. Laisse-nous y aller, Barreur.

LE RAMEUR 2. Cette fois, on va leur faire payer pour toutes les humiliations.

LE VACANCIER. Attendez, expliquez-moi. De quoi parlez-vous ?

LE RAMEUR 2. L'équipe de l'université de Maison Vieille nous a toujours joué des sales coups. Ils sont vicieux, sadiques, mauvais joueurs, mauvais perdants, hypocrites, corrompus, dépravés, polygames. Et en plus... *Un silence pendant lequel il cherche.* Ils volent nos biscuits.

LE VACANCIER. O.K. Mais moi, ça ne m'intéresse pas vos trucs. Je veux aller sur le Zéphira rejoindre la comtesse et le bal masqué.

LE BARREUR. Eh bien, nous allons voter. On est quand même en démocratie, oui ou non? Que ceux qui sont pour aller venger leur honneur et frapper un grand coup avant que cette bande de terroristes ne nous attaque à nouveau lèvent la rame.

Les rameurs lèvent la rame.

LE BARREUR. Que les lâches sans honneur, les misérables et les salauds qui sont pour aller se prélasser comme des bœufs dans un hamac de ce bordel flottant qu'est le Zéphira lèvent la rame.

Le Vacancier lève la rame.

LE BARREUR. Le peuple s'est exprimé. La majorité a décidé. Rameurs! Êtes-vous prêts à relever ce défi?

LES TROIS RAMEURS. Oui, Barreur!

LE BARREUR. Serez-vous sans pitié pour votre fatigue?

LES TROIS RAMEURS. Oui, Barreur.

LE BARREUR. Serez-vous sans pitié pour cette vermine qui nous met en danger depuis trop longtemps?

LES TROIS RAMEURS. *Ils hurlent.* OUI BARREUR !

LE BARREUR. FINISH. PRÊT. NAGE.

LE VACANCIER. Mais qu'est-ce qui se passe ici?

LE BARREUR. Plus vite !

Les rameurs accélèrent.

LE BARREUR. Plus vite !

Les rameurs accélèrent. Ils sont fous de joie.

LE BARREUR. Ils tentent de s'enfuir. *Il crie devant lui.* Bande de lâches ! On va vous empêcher de foutre le bordel sur notre mer. On vous butera jusqu'au dernier ! *À ses rameurs.* Plus vite, on les rattrape.

LE VACANCIER. *Après s'être retourné.* Mais je ne vois rien. Y a personne.

LA RAMEUSE 3. Concentrez-vous sur l'objectif.

Le Vacancier ne rame plus.

LE VACANCIER. Je vous répète qu'il n'y a aucun objectif!

LA RAMEUSE 3. Vous cassez l'harmonie avec vos remarques.

LE RAMEUR 2. Allez, encore un effort. On va les massacrer, cette fois.

LA RAMEUSE 3. Vous ne savez pas qui ils sont. Vous ignorez tout le mal qu'ils nous ont fait.

LE VACANCIER. Attendez: je vous dis qu'il n'y a personne derrière nous...

LE RAMEUR 2. Taisez-vous! Vous êtes avec nous ou contre nous.

Le Vacancier freine avec ses avirons.

LE VACANCIER. Non. J'arrête.

LE BARREUR. *Il soupire longuement.* La course est déclarée perdue. Je n'ai qu'une chose à vous dire: vous m'avez déçu.

Les rameurs poussent un soupir de dépit. Les uns après les autres, ils déposent leurs avirons dans l'eau.

Fabienne Guelpa

L'Intime du Large

L'Intime du Large, par Fabienne Guelpa

Fabienne Guelpa dit son texte accompagnée au trombone par Jean-Jacques Pedretti :

2003 pour « La Fureur de Lire », Genève (manifestation culturelle)

2004 au Théâtre de La Comédie de Genève. Fabienne Guelpa y présente un triptyque réunissant son texte « L'Intime du Large », ses dessins à la plume « Indiscrets » et son installation de sables « Enclaves »

2004 la Radio Suisse Romande Espace2 diffuse une version courte de *L'Intime du Large* dans l'émission « Imaginaires »

2005 au Théâtre Le Poche, Genève

2006 au Théâtre du Grütli, Genève.

Je cherche les portes d'entrée en écriture. Je me sais petite, ai-je sept ans ? en vacances citadines chez ma tante qui vernit mes ongles rongés d'une laque de bazar délicieusement trop odorante comme son fard à joues sucré. Je vais chercher le pain, toute seule. Et me perds dans un couloir gris ou blanc que troue une succession de portes identiques et muettes. Je ne sais où entrer ni où je suis. Chaque fois ou presque que je quitte un lieu, j'inverse le sens de ma destination. J'aime sauver les enfants perdus, retrouver leur maman jamais bien loin, tarir l'affolement violent de leurs larmes ; j'aime sauver les grands-mères fragiles comme des flocons obliques, bégayant leurs pas dans la ligne droite des passants et cherchant la journée d'hier dans leur sac à main grand ouvert.

Le labyrinthe commença bien avant, avec les égarements avinés du père, qui semaient l'effroi. Et plus tard, enclos dans ce labyrinthe, le désir d'être quelqu'un, *ce quelqu'un qu'il y a dans quelqu'un* qui hantait une poétesse. Ce désir d'ailleurs, sans rien en savoir. De vivre, de déplier, de déployer le vivre à la voile du vent, à sa transparence, de délivrer sa lourdeur originelle. Cependant je ne rêve pas de voler, je rêve de mer, de paquebots, de marins sans avant ni après, de rivages pour une Ariane jamais abandonnée

et qui s'abandonne toujours. Là entre rivages et Grands Sables, ma mère en vacances. J'ai étiqueté ses vêtements d'été pour sa colonie de vieilles mamans perdues, à la mémoire sablonneuse, instable, engloutie, volatile. Premières vacances d'une vie laborieuse et déchiquetée. Mon enfance chétive, une épaule plus haute que l'autre, vêtue d'un tricot-short-sandalettes, passa quelques semaines à l'océan pour déplier la peur, emportant un ballon de plage gonflable à tranches bleu de mer et noir de vie, renonçant à sa poupée son double et à sucer son pouce – il s'agit d'être déjà grande – et quelques vêtements d'été étiquetés par ma mère. Je connus une très belle dame de sable, la dune la plus haute de mon pays mais en a-t-il d'autres, de mon pays à mes initiales de prénom et de femme. Je rapportais de ma colonie de vacances des trésors nouveaux : des coquillages et leurs spirales à goût d'infini, qu'adulte en quête d'autrefois je collectionnerais et dessinerais lorsque ne pouvant plus m'atteindre en dévidant mes personnages flottants et leur cri muet ; les marées hautes et basses à l'image des plus tard de l'existence ; des pommes de pin renflées que je peindrais d'or, prélude à Danaé que les hommes magiques et majeurs de ma vie enluminaient de la raucité des ardeurs aimantes ; la mouvance de l'eau qui me contraindrait à nager seulement là où j'ai pied, c'est-à-dire sur les galets du bord où ma sœur mon sauveur de jadis naguère ce jour et futur baliserait ma crainte de noyade.

Ma mère devint mon enfant. J'en devins responsable. Dans un rêve ocre rouge pyramidal, je grimpe

des marches aztèques trop étroites, la portant dans mes bras. A-t-elle sept ans? elle bouge, nerveusement, trop, je la maintiens pour qu'elle ne tombe. Est-ce que je la conduis au Paradis? Et dans la vie, *dans la vie*, je l'abandonne, je la conduis en prison terminale par la montagne, vers le Haut, vers son néant, ou sa libération? Je suis sa meurtrière. Il me souvient d'avoir joué les *Je me souviens* d'un auteur. Nous les égrenions furtivement, presque chuchotés comme si nous passions des paroles de réfugiés ou émigrants illicites et je luttais contre un fou rire nerveux irrépressible très angoissant. Il me souvient que ma mère d'une voix sourde stupéfiée urgente – angoissée – m'enjoignit à la suivre, à repartir. Et moi, qui tente de dire, m'esquive dans l'ascenseur que je lui interdis... Puis les médicaments calfeutrent la mort lente, les mots morts, la vie muette attachée qui longe encore cinq années. Et cette mère désirait tant apprendre, étudier, s'ouvrir au vaste, au grand large. Elle ne put poursuivre ses études, à gagner une vie modeste étriquée et la fracasser à si mal l'atteindre, à la juxtaposer à une trilogie d'avinés – le père, l'instituteur, l'époux. Sa vie usée répétait que sa délivrance la noierait, le lac si proche. Sa vie usée perdit mémoire. Cette mémoire que je craignais d'égarer après avoir répété mes leçons en rare présence paternelle. Cette mémoire, ce grimoire qui serait l'outil de mon art, que je tenterais de geler pour guérir et recoudre la soie braisée des déchirures irréparables. Par moi ou à moi, infligées. L'amour et son désir si impérieux et impériaux, éthérés et charnels, réclamaient apprentissage. Je heurterais

simultanément frayeur et attrait, élans passionnels et passionnés, à ma propre parole récalcitrante à se livrer, à demander. Je perdrais ou rencontrerais. Il me faudrait m'écailler souvent; et dans la décantation de la solitude, de l'isolement quand celle-ci se ferait douloureuse, la sédimentation silencieuse de l'expérience précipiterait lentement pour révéler son éclat d'aigue-marine. Car c'est ainsi que se fabriquent les pierres précieuses. Ainsi m'apprendrais-je – non dans la clarté, l'écoute, la considération du prochain, mais leur approche. Et mes pierres favorites porteuses de parole: labradorites, aigues-marines, pierres de lune, sont aqueuses et presque transparentes, s'irisant des gris ondoyants de Venise, se troublant d'émoi amoureux, gelant l'or des larmes captives. Et mes perles préférées presque toutes, et la douceur affirmée des perles de Tahiti.

De la famille peuplée du père surgit, sur la place du village, un oncle dégringolant du car du soir. À la main, un lourd coquillage de nacre noire à la coque étale; dans l'autre, pour les enfants, un billet de cinq cents francs, de vieux francs tout neufs et riches alors. Cet oncle vient du lointain, il travaille sur les grands bateaux. Il est venu rendre visite à son frère, celui qui se cachait avec lui derrière le poêle, pour se protéger des fureurs paternelles que démesurait Dionysos. Il situe l'heure de sa retraite en Nouvelle-Calédonie; c'est un nom qui fait sa roulade du haut du pré jusque dans la mer. Ils ne se reverront plus. Cet oncle est un héros comme le sera un soir de Noël mon frère avec son beau prénom en V, et qui saute de son semi-remorque sur une

étendue de glace près d'une scierie isolée, décor de western. Le point lumineux de sa cigarette, son étoile de berger, son étoile polaire. À la main, un sac de voyage. Il revient d'Écosse. Son camion pèse quarante-quatre tonnes et mesure dix-sept mètres de longueur et parfois vingt-deux. Quand il s'en va au Nord, il l'embarque sur un cargo et pour instruire mon étonnement admiratif *Ab oui c'est large, je peux tourner avec mon camion*. Et moi, ses récits me fascinent ; parce qu'il est mon frère, je m'invente ce Nord en brise-glace, je m'invente ce virage en cargo, je fais traverser des ours blancs originaires de la région de Churchill. Mon grand frère, mon V fraternel, réfugié chez moi, son néant. Le mien du moment, qui acquiesce. Il me souvient de *Néant... néant... néant... néant...* à la fin d'un poème public. Je répétais ce mot fixement, avec l'inexorable que requiert le néant. Il me souvient d'un début public *En mille neuf cent quarante-deux* et d'un *À l'âge de dix-sept ans* qui se distillaient insidieusement pour qui écoutait.

J'eus longtemps des débuts. Je commençais et demeurais suspendue dans le vide de ma vie ardente assoiffée. J'intitulais précieusement mes dissertations philosophiques, entrelacs aigus à la plume décorative et dérogrative ; puis les pensées mortes, le vide, le blanc : l'avenue blanche sous ma chevelure, en tumulte d'une vie inaccédée, cassée, cassante. Fascination et méfiance vers *l'Art et la Culture*, ses Grands Intangibles, ses Grands Crus classés – ne rêvais-je pas d'un nom à particule, de précepteurs –, ses champagnes grisants – augustes réserves des ayants droit, qui vous établissaient ou au contraire

vous basculaient dans la vie moyenne. Et moi, qui œuvrais, tue en ma taupinière, à l'aveugle; de mon *ignorance étoilée* déblayant les eaux souterraines; isolée et confiante, oscillant entre misère et royauté, entre ralenti et illumination, entre grandiose et dérisoire; travaillant à ma sculpture intérieure; en quête de lumière dans ma nuit anthracite. Quand l'âpre désir d'être particularisée et élue me taraudait. Pas aimée, follement aimée et aimer de même. J'inventais l'atelier de réparation de l'enfance et de l'adolescence. Je fabriquais malhabile ou inspirée la rédemption des douleurs nécessaires et bâtisseuses. Je m'élevais pyramide, je dansais sur mes volcans et m'y abreuvais, érigée sur le haut de mes talons et talents de jeune femme. Je me livrais et me délivrais au pluriel de l'Homme, aux hommes pluriels, jusqu'à ce que le temps gravât le singulier. De pluriel je devins singulière ou singulièrement plurielle. Cette considération transmutait doute en certitude, en des parfois épars. Je tissais les ors virginaux du brouillon de mon temps terrestre. J'ai la virginité d'un cahier de brouillon, où se crayonne l'intemporelle jeunesse de l'expérience. Je rutille sur lit de douleur. Entre fureur et flottement, feulement et fêlure, frémissement et fracas.

Écrire et crier. Écrire le cri muet de mes dessins. En grec le même mot pour les désigner. L'écriture dessine la parole. L'écriture commença par le dessin, et la répétition. Des tracés précis, soucieux, sérieux, de bâtons en séries. Un dessin qui avançait à l'infini; il suffisait de revenir à la ligne pour repartir. *Andata*

ritorno. Noir blanc. L'illimité à écrire ou dessiner. Proche de dessiner, se faufile le dessein e-i-n, proche de destin. Une promesse de pérenne. Pas décevante comme les feuillets d'éphéméride qui à l'âge de quatre ans me révélèrent le temps en ma première année d'école. L'avancée des chiffres me fascinait, où allait-elle? Et comment loger l'inachevé sur de minuscules espaces? Ce qui m'intriguait déçanta: retour au un initial et à peine trente. La vie s'étriquait déjà. Elle devrait donc s'élancer pour reculer ou redescendre ses façades, ainsi les escargots des problèmes en calcul. Calculer me peina aussitôt. Compter l'argent fut souffrance. Ces bouteilles vides à rendre pour réinventer provisoirement une richesse mesquine et quelque nourriture. Appréhension que la somme récupérée fût insuffisante, appréhension d'être perçue dans cette humiliation et honte d'*emprunter pour subsister jusqu'à la saison nouvelle* qui jouait cruellement à se renouveler. Les fils électriques défectueux crépitaient d'étincelles dangereuses sous l'orage, les impayés menaçaient d'aveugler la lumière.

Dans sa première lettre, une fillette, une douce, une aimante, m'apprend qu'elle a rendu visite à des volcans *mais ils étaient tous morts*. Mourir d'être volcan. Mon père éteint sa vie. Proie de ses brasiers, son cœur meurtri de toujours à jamais abdique.

Écrire. J'adressai un *à jamais* à l'impossible de l'amour qui rétorqua par un *à toujours* qui ne m'offre jamais. Écrire à l'Autre majuscule – l'autre est toujours majuscule ou n'est pas – me déplie, me déploie, m'autorise. L'écriture aimée me bouleverse,

parcourue et encore, et contemplée et décelée dans son mouvement, ses variations, sa disposition, de l'enveloppe à la signature. Et glissée dans mon sac à main comme un secret qui me protège et m'embellit. Ou inspiratrice dans les pages de mon cahier de travail. Je la relis en oubliant que je la sais pour la redécouvrir.

Ma curiosité, mon ennui vauaient de même vers la beauté, l'invention quand ils auscultaient à répétition le tiroir central du buffet, île aux magies modestes apprises par cœur recelant peloton de ficelle, pages d'un minuscule agenda à mon année de naissance un grand cru de canicule, clous, bouchons, crayons cassés à bout d'existence et conservés pour les disettes. La pauvreté archive tout, l'infiniment modeste, modique, inutile. L'inutile et le rien sont ses trésors. À la fermeture de sa vie, mon père – ma vie est si limitée qu'elle ne peut agrandir la sienne – m'adresse un remerciement pour l'ultime colis, un pullover ironiquement trop grand. Un malentendu fulgurant nous tient éloignés l'un de l'autre. Sa calligraphie si noble avec un stylo qui peine, un pauvre lui aussi. Sa mort de nuit dort vêtue, l'appartement a froid. Noël : l'argent tarde et retarde la venue de ma bicyclette – bleue – une vraie, avec deux sacs – rouges – et une sonnette enthousiaste. Pour s'en expliquer et la promettre bientôt, une missive du Père Noël, fierté et privilège, et sa ronde écriture appliquée, lisible; assurément pas celle de mon papa. J'honorais le passage du facteur, ce messager du destin. *Quelque chose pour moi ?* Quelque menace d'huissier. Le bonheur baissait la tête pour la relever à la prochaine fois. L'argent s'obstinait à manquer.

Mon désespoir apprivoisé espérait toujours, croyait au miraculeux, le souhaitait. Mon verbe attendre fervent me rongait les ongles. Il fomentait dans et de son impuissance, des futurs amènes qui arrivent ; des arbres à branches basses où cueillir l'argent au gré du nécessaire, lequel aurait la grâce de renouvellement inextinguible et la sage générosité d'offrir certes, et de me bien servir ; des arbres Véronèse à billets bleus où le sculpteur magnifique ressemble au père à prénom d'aurum que jamais ne posséda, dans un surgissement grave et traqué.

Lorsque l'écrit d'enfance s'attache, une injustice m'offense. Mes doigts attentifs, crispés vers la perfection – répit pour mieux poursuivre – lâchent le trait, les lettres prêtes pourtant à se ressouder. Mais l'autorité impatiente ou lasse, impose un tracé continu, et me soumet à un revers de main cruel pour ma joue affectueuse. L'enfance novice déroba-t-elle deux stylos à bille, l'un rouge, l'autre bleu, couleurs d'époque ? Ou prit-elle en main deux outils à écrire, trahissant l'institutrice aimée et bienveillante, celle qui sauvait des éboulis familiaux. Prime incursion vers les mots à oser. Le véniel aveu s'ouvrirait vers l'âge de trente ans. Ma droiture s'y étant blessée se tut jusqu'alors.

Cette quête inouïe de – quelque chose – qui d'emblée commence. Je cherche quelque chose, mon secret. Le flou sombre d'un souvenir initial : un homme tourmente une femme et moi dans mon bain trouble *une poupée!* s'exclamera le voisin, inquiète de leur incernable. Je sais, sans savoir.

Un soir de fête populaire, mon père chancelle dans sa nuit, disparaît au détour de la route. Ai-je peur? C'est l'anniversaire de sa mort, une eau de sépulture a envahi la cuisine, canalisation malheureuse.

Durant une quinzaine d'années, je me vêtirai d'obscur. Un soir je croise un inconnu *êtes-vous en deuil*. Réplique souriante et tchékhovienne *le deuil de ma vie*. La mort si familière à entraver le quotidien, la vraie, je ne la vois plus; je ne la crois pas. La mort se tient en vie et j'occulte ses décrets d'arrêt.

Ma mère glacée a commencé de mourir. Sa main laquelle, dans la mienne laquelle, me serre me serre. Le souffle va s'abolir, j'en compte les répits en seconde, leur longueur m'étonne, je pense qu'elle se repose.

Le noir du jeu qui tranche abruptement au retour paternel, porteur d'ivresse, serviette professionnelle quasi coutumière. L'enfance déserte le côté parc de la gravité légère; et se réfugie en coulisse à cour et jardin pour reparaître adulte. Le rire s'étrangle vers le drame, le tragique. Quand la voix splendide du tragédien perd sa voi – e –, quand le père déchu entre en folie, l'enfance ne dort plus, elle veille. Et moi, j'aime tant être éveillée dans la nuit ou que l'aimé surprenne mon sommeil. Et moi, je perdis souvent ma voix qui sanglota à ses cours de chant. L'enfance écoute, décrypte les cris et chuchotements des désastres nocturnes. L'enfance se précipite jusqu'en bas par l'escalier jusqu'en bas, prétextant avoir soif et n'ai-je pas la nuit toujours soif de mes désirs inassouvis. En bas c'est la cuisine et là, il

faut persuader l'effrayant et effrayé, le meurtri et parfois ensanglanté de quelque chute, de ne point importuner l'épouse. Il faut le ressurgir à son humanité, hors de sa mort. Il faut éloigner les couteaux du repas et les cartouches du fusil de chasse. C'est le temps d'imploration. Les bras de poupée enlacent le malheur et le rassurent, et moi, ne suis-je pas bouleversée et rassurée tandis que l'être espéré me tient à lui, enclose en ses bras. Je vénère, souriante et silencieuse, cette permission suspendue. Les bras de poupée éperdus d'amour et d'encouragement, entraînent le père, tentent de le hisser par les marches jusqu'à la chambre où l'endormissement rétablirait la paix. Le bleu triste des yeux, qui voit de si loin, suit sans faille ou sourd, les monologues interminables qui racontent par paliers en éruption et irruption dissolues, la vie qui s'est mise à l'envers. Se cognent là désespoir halluciné, ire d'apocalypse, verbe raffiné qui n'élude aucune liaison, broderie mécanique d'injures prolixes et véhémentes. Ici, lieu antique *mon mal vient de plus loin* dans l'ordinaire de la cuisine, ici, réside le théâtre de la Présence, du Huis-Clos, de l'affrontement ou Rencontre du Deux dans l'Infini, ici, l'Essence du théâtre. Intime et proféré. Ici mes préférences, en germes et gemmes, dont encore j'ignore tout. Et puisque ma vie est en retard, c'est ainsi qu'elle est à l'heure, l'heure en viendra.

J'eus longtemps des débuts. Je n'en eus aucun à être femme. L'adolescence me pesa, me ternit, m'isola. Je n'aspirais qu'à m'évader de cette transition incommode. Je languissais lentement et

longuement. Un homme me rendait visite. Que voyait-il de moi quand nous croisions le clair de nos regards. Parlions-nous. Son intensité attisait mon féminin. Incapable d'exprimer le souhait d'encore et plus, je rompis ce rituel mystérieux qui m'attirait. Son secret disparut. Peut-être écrivait-il mon image, peut-être la peignait-il, peut-être nos paroles se troublaient-elles de champagne. Demander fuyait mon vocabulaire, ce verbe s'était cassé avec les bouteilles vides. Demander s'apparenta longtemps au mot amende qui interdit. Et aujourd'hui ? Perdue, éperdue, je m'habituais à cette blancheur invisible qui épaississait la banquise de mes souhaits authentiques, les cachait à moi-même ; ou les déplaçait, légitimés dans une fière et sauvage prédation de l'éphémère. Du blanc Baltique nappé de silence. Demain que sais-je de demain. Demain ne figure pas à l'heure bleue d'être femme. Je suis furtive, clandestine et flamboyante. Au bord de vivre.

Je croise mon professeur de philosophie. En cours d'année, il me remarque et redresse la faiblesse de mes notes. Cette discipline me déçoit me résiste, elle abstrait le réel qui me percute et m'importe. Fouiller les connaissances, les rassembler rebute mon plan intérieur qui étouffe de ses arabesques et cherche à dessiner ses pensées voluptueuses et entravées. C'est la Connaissance qui me hèle, c'est le Mystère c'est le divin de l'Infini, je ne suis pas prête encore ; c'est un désir d'Unité, il est trop tôt pour elle ; c'est unir vivre et être, vivre et créer, et d'abord et surtout, survie absolue d'aimer. Ma vie manque de vie, manque de masculin. L'amour se fêle et l'écri-

ture se retire, ses méandres stagnent. L'écriture liée et déliée à l'homme. Je ne puis dissocier la vie de l'art, ni l'art de l'amour. L'un s'absente, je perds l'équilibre, je respire mal, maladie du souffle après un séisme où je me suis perdue à qui j'aime. Puissance, impétuosité dans cet obsédant désir de vivre. À quel devenir à l'orée des adultes, mon *je végète* piteux et désinvolte fait sourire le philosophe et ponctuera souvent mon existence. Ma vie retombera en jachère, y reposera ses fatigues immémoriales, pacifiera larmes et alarmes, et sèmera à nouveau. Elle attendra. De prendre place. Ma vie est un ourlet décousu. Les épingles de sûreté lui sont précieuses. Jadis, longeaient le pourtour de mes robes et de mes rêves. À présent, elles restent à disposition, comme les meilleurs serviteurs. Je couds plus habilement.

Demain que sais-je de demain. Avenir, projet, des informulables. Ils me trébuchent sur leurs blocs de glace au cœur de la fonte; je saute de pierre en pierre, incertaine et affirmée, inaccessible et offerte, comme l'esclave d'une histoire ancienne qui s'échappe sur le fleuve en débâcle, son enfant dans les bras; je suis immobilisée sur un pan de mur, ruine de lui-même, dans le désert, sous la brûlure de Râ – un serpent à mes pieds m'assigne là. Rien pour atour ni pour autour de moi, comment descendre. L'astre solaire irradie ma peau et ma peur blanches. Lumière alentour, l'Infini me frôle.

Père et mère marchent sur les nuages. Lors de célestes voyages, j'emprunte l'aile de l'avion et bondis dans les nues moelleuses, et chevauche leur

évanescence, m'emmitoufle de leurs flocons. Assises au pourtour d'un coussin d'azur, sa mousseline flottante au cou, mes jambes modestes balancent sans crainte. Je contemple la carte de géographie de ma vie, celle qui à l'aube d'un soir d'écriture, entre champagne et chagrin, se tamisa d'ocre rose poudré, se vallonna de dunes tendres. Bienveillante et discrète, une lueur élucidait, émergeait par pans, plis et replis, la conscience non pas elle, la libération à l'harmonie. Lorsque je flageole et me flagelle à la désespérance, il me souvient que je possède une altitude intérieure. Je l'appelle. Par elle, je grimpe plus haut plus loin plus large. Il me souvient d'être attendue ailleurs. Et je confie mon impuissance, la présence mutique qui m'endolorie, à mon *ignorance étoilée*, guide de sa justesse. J'implore ma patience qui s'impatiente. Je modèle et remodèle mes prières et me relie à l'invisible. Le verbe prend chair. Une vigilance émue et incroyante soutient cet avènement inouï. Je crains qu'il ne se rétracte et l'oublie ou feins de l'oublier pour ne point le précipiter et le meurtrir. Je reviens à lui. Je le souhaite. Je suis mon unique trésor.

Une tendresse folle s'envolait vers ma petite Maman, si humble; j'entremêlai un surnom de maman et de manche de robe pour l'y abriter. Ma Maman si mal aimée aux prénoms de reine et de félicité que tous les on indifférents inattentifs délaissèrent pour Suzanne. Suzanne, une mélancolie connue. Dans un spectacle grave et solitaire, un comédien nimbé d'éternité la ressuscite si simple prenante et je suis prise. De cette solitude qui soulève l'absolu d'aimer, à le rejoindre dans sa beauté et sa bonté, à

sa consolation définitive. Le manquement à l'amour impose sa recherche incroyante et lumineuse. Du bleu d'Antibes. Suzanne, un livre certain qui se plaque dans mon corps, dans un bouleversement inexplicable et violent et compact. Suzanne ma mère, ce surnom naïf m'aidait à poétiser l'insurmontable qui toujours se surmonte. Mes pas derrière la voiture funéraire lisent *Dieu S.A.* sur la plaque minéralogique. Je souris. Maman, ma fugueuse, ma petite chèvre d'un conte que tu me lus, tu es en tes lieux. Je souris, au soleil de février. Et moi, aquatique et pleureuse tant souvent ou si peu, je songe les yeux tranquilles que la mort est une détente. Et je la suis au cimetière. L'antan cueillit là des perles de couronnes. La mort offrait ses colliers. La mort est une détente. Ce sont ses avant qui labourent, lacèrent puis enrichissent. Maman, te souvient-il du petit champ en pente près du ruisseau, seule possession de l'étape campagnarde. Il me souvient de confitures de damassine que je fis – joliesse d'un passé trop prompt – étiquetées de pétales d'une rose courtoise. Les pots singulièrement se divisèrent de clair-obscur. La confiture solide se suspendit aux couvercles et sous elle, un rai de lumière douce et presque joyeuse, un lever de soleil prometteur, miraculeux la portait aux cimes pour y dissoudre ses ténèbres. Ces confitures sont ma plus belle œuvre d'art et d'amour, l'une des plus belles et des plus insolites. Les superlatifs me séduisent et je m'en méfie. Mais quoi déjà je leur succombe. Les compliments me ravissent, me saisissent intérieurement si fort qu'ils gravent ma mémoire éventée et s'y

transmutent en hiéroglyphes d'or. Je retourne à leur fragrance incertaine qui embaume encore. Et par leur souvenir infidèle ou incrédule, je réaligne confiance et force. Longtemps je me réveillai d'impalpable.

La pauvreté tient ses archives. Il y eut, sans âge, un flacon de parfum vide assis sur son socle. Frivolité de mère en relégation et privée. Sa senteur enfuie émanait subtilement. Je me parfume à l'être aimé et pour lui, à sa peau de la mienne. Je me nimbe pour les mots. Vers eux je rougis mes lèvres. Je me vêts. Me pare de bijoux précieux, de ceux qui auréolent la parole. Je m'encourage et me dispose.

La pauvreté tient ses archives. Un écrivain reçut pour tout héritage paternel une petite boîte en argent. L'armoire conjugale entassa des chutes de tissus sans gloire, soigneusement lavés et repassés pliés comme des mouchoirs. Piles parfaites. Œuvre d'une Maman. Pour assécher le long cours du chagrin. Des morceaux en attente, prêts à être cousus, à vêtir les possibles absents. Et moi, prête à vivre, je m'alloue un talus du dimanche. Je chasse ce titre funeste de vie découragée *le pays où l'on n'arrive jamais* que jamais ne lirai. J'y ai là une mission extraordinaire. J'assiste aux voitures qui passent. Je les attends et mes yeux captent chaque instant de leur traversée. Elles emportent les vies qui avancent, elles se flèchent vers ailleurs. Elles bravent les bornes kilométriques jaunes et blanches que l'on ne repeint plus, puis que l'on repeint. Le bonheur couvre la route, j'y accours, il m'y laisse. Le dénuement des parents pour tout héritage. Et le mien qui se penche

si bas jusqu'au magma. Je suis chercheur d'or et m'y brûle. Vais-je y puiser ? M'y épurer ? Je dis oui pour non, et non pour mieux assurer oui. Masquer, démasquer. M'engloutir à être refusée, renvoyée, prise ? À prendre ? Ce oui qui me suivait difficilement, et moi, qui me déchire à solliciter, ou qu'après insistance gênée indélicate à rapatrier le père effondré au café du village. Longtemps je tins les cafés en déshonneur.

Au tiroir du village, réplique le citadin. Misère en majesté. Boutons de manchettes dépareillés, dorures, un missel ; images saintes aux teintes suaves de guimauve émolliente, charment mon besoin de douceur ; et une minuscule montre en or mordillée par le malheur, sans remontoir, cadran grisé, sans bracelet, sans attache, sans nom. Un horloger de tous les temps, un magique de la plus haute ville d'Europe une originale – à sa fenêtre deux girafes trompent les yeux – la protège, et la ressurgit dans un paquet postal. Le jour du cimetière. En grec jamais approché, lieu où l'on dort. Je réveille ma reine *Maman j'ai ta montre elle est revenue.*

L'urne de la mémoire familiale. Photographies et griffures. Papa, juché dans le vide au-dessus d'un barrage puissant, il défie l'empêchement. Grand-mère plissée, visage jupe et bas. Mon frère en aube, pied droit déséquilibré sur un caillou. Ma sœur, sa frange refuse un envers à la mode. Et moi, image d'école initiale et noyau de tout mon devenir. La merveilleuse, ma choyée. Je suis la plus jeune, guère de place aux confins du banc, mes mains se replient de côté pour se dégager ou ne point frôler mon

voisin qui est sans père. Mes gros cheveux s'enrubannent de nattes repues. Tablier à carreaux, cousu à la maison. Mon regard me saisit. Je tiens encore cette enfance menue à mon bras, lequel. Elle serre la main de la mère jusqu'à l'étude et se chagrine. Être déjà grande. Sur la route. Sans l'accompagnatrice qui au fil du calendrier, de poteau télégraphique en poteau télégraphique, raccourcit sa présence.

L'été incite la brûlure du désir, la présence absente, la part manquante qui obsède, les vacances qui ne partent pas, l'errance du dedans sans collier. Je n'aime guère les partances abruptes au cœur lucide de la nuit, congédiant corps et parole, sombrant dans le silence. Je me retourne à l'autre. Mon radieux accourt ou rêve qu'il accourt une fois encore. Mon regret émerveillé veille jusqu'à disparition. Que toujours dure longtemps. J'ajuste ma nudité à l'encadrement de la porte. Je me crois unique quand ne le suis point. Je m'enchant à me croire. Je forge les ancrs que je puis, quittant l'argile. Je me reconquiers.

Mon imagination possède tout.

Souhait mythique, vivre dans le corps de l'homme au bord de la mer. La mer je l'invente à ma guise, l'étire sur une montagne lente et rieuse, il me manque un versant. De la mer, j'importe des sables du monde entier par les amitiés voyageuses. Je coule des marées au pied de la bibliothèque. La mer – n'a-t-elle *jamais rampé jusqu'ici* – lape les degrés d'accès. Et derrière moi la cheminée d'une fabrique éteinte, un phare à terre. Je serpente sur le flux calme. À

l'abri d'une courte falaise, un lit édénique soufflé sur la plage tel un papillon vaporeux. Adam et Ève. Sur et sous un drap blanc. Lui s'est apposé à elle, en son dos la protège. Ils sont parallèles. Je retire mes yeux, ne rien leur dérober. Ma discrétion les fixe à la splendeur. Et tempère l'esseulement, redresse le mât d'une tristesse vacancière obstinément plane et mienne. Booz endormi.

Les lieux d'hommes m'intriguent. Les ports, les départs et retours des bateaux de pêche, les carrières de sables, cabines de pilotage, salles de machines, ateliers, les chantiers et leurs engins, grues, bulldozers, rouleaux compresseurs. Par les campagnes, les vieux tracteurs à roues dépareillées, la distilleuse à robe noire et parfumée, la moissonneuse-batteuse qui évite l'épi encore vert, ne pas décevoir l'enfant qui s'en inquiète. Mourir après avoir mûri. Et les voitures. Exercent sur moi une fascination tenace. Les sportives, celles qui se hâtent et savent aussi la lenteur. Et l'une favorite dont la courbe presque l'orbe s'élance de l'Infini à l'Infini; sobre, élégante féline au profil d'exacte signature et la portière laquelle, a le dé clic d'un sac à main. Épure qui feule en sourdine, glisse à l'ondoyance souple, précise. Alcôve du deux, griserie promise. À l'âge d'être femme, l'amour me désigne, me règne. Je suis le masculin. Je barre de rouge mes baisers puissants et diaphanes. L'Intime s'évade et prend le Large.

Mes songes se hissent en des lieux d'albâtre, vides et vastes, à décrochements de même. Un matin, qui y joue du piano. À mon réveil, la mélodie paraît. Sa réminiscence esquisse et fond à sa restitution.

Lieux métaphysiques et intelligents, rehaussent les plafonds bas qui plombent mon front, rythment lamelles de parquet entrecroisées sans élan, et reculent les murs qui n'osent plus m'arrêter, à peine trois enjambées vers eux. Suspendus aux nues de la cité, intemporels. Ponts de navires ouverts sur levant et crépuscule. Cède mon trouble, se rend au couchant de l'homme et s'y allonge. Offrande pâle jusqu'à l'origine. Je noue avec l'intangible, m'y éboule, me purifie. Je livre le soyeux, *la dentelle sonore de mon abandon* qui a écrit cela. Or et âme. Houle de femme qui se soulève comme un vent de mer opportun et libre, à la faveur des dieux, à chaque vertige du deux. Rencontres secrètes *qui tumultent d'un émoi si fort si imprononçable*. Ai-je écrit cela. Douceur crissante. Lave de nacre. Comme au début d'être femme, comme au toujours de l'être. La pudeur égare ses certitudes.

Une silhouette noire m'accueille, m'ajuste à sa taille. Des pas ensemble brièvement. En un soir éloigné, des pas qui dansent brièvement. Irréelle éblouie, j'acquiesce au verbe sublime, la plus belle demande. Une immarcescible. À ce verbe *chevaucher* inouï, s'ourle en moi ai-je écrit cela *une joie de velours incrédule* et déjà vulnérable, s'ourle en moi un féminin le plus exquis, le plus oublié, le plus timide et bondissant, le plus conquis. Me voici haute, juste. Embellie de mes imperfections, de mes défaites, de mes inaccomplis. Le temps perd ses poignées et fuse en liberté. Le bulbe des voix envoûte, taille des inoubliables. Les mots apaisent, délivrent, affolent. Or en fusion translucide et fauve. Regards de banquise ensoleillée, regards d'herbe frôlée.

Et ce désir si fluide qui recommence toujours et se déplace à l'affleure de la peau. Fragile, j'accède à ma démesure. Le désir me chiffonne de rauque et froisse délicieusement habits et chamade. Immersion charnelle qui révèle l'éternité, le numineux, le dieu caché et présent. Ce masculin magnifique qui m'enclôt et m'arrime à moi-même, enfin. Qui me relie, me rassure, me rassemble. *Étreintes guerrières en brousses alanguies* qui a écrit cela. Je suis vierge folle en volupté. Je vénère, j'adule, j'admire, je souhaite, je vérifie les instants du corps, ses pliures. Ma chevelure affolée coule en nonchaloir, et touchée. Et près de la main en délicatesse un baiser à peine. Un souffle. Émues, reconnaissantes, les larmes.

L'homme-mon-refuge-mon-sacré-mon-secret-ma-béance-mon-impossible-mon-attente fertile ou tuée m'incite, m'inspire, me révèle, me dessine, m'apaise, me suscite du plus loin du plus subtil du plus inarticulé.

S'abreuver à l'intime du Corps, à cette impudeur ou impudence grandiose. En lisière d'infini. Lait de lune.

Je suis atteinte.

Ai-je écrit.

Jérôme Richer

Écorces

Lauréat du Prix SSA 2008 à l'écriture théâtrale

Mise en espace au Théâtre National de Belgique, à Bruxelles, le 12 mars 2008, dans le cadre du *Festival Écritures*.

Dirigé par Estelle Marion.

Avec Guillaume Alexandre, Audrey Dero et Sarah Gilman.

Personnages

F1

F2

LE SOLDAT

LA TÉLÉVISION

Note

Le début du conte *Les Souliers rouges* est repris de *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés.

I

Une salle à manger.

La table est préparée pour le dîner.

F1 est assise.

F2 entre avec deux assiettes. Elle les pose sur la table et s'assoit.

F2. J'ai besoin d'argent pour les courses.

F1. Je suis désolée pour ce matin. Je n'aurais pas dû.

F2. Mange pendant que c'est chaud.

F1. Je comprendrais si tu m'en voulais. C'est toujours toi qui.

F2. Mange.

F1. C'est juste que. Avec toi, il n'y a pas moyen de.

F2. Je ne veux pas en parler.

F1. Excuse-moi.

F2. La voisine du cinquième m'a dit qu'une femme vend des légumes dans les quartiers nord. C'est

quelqu'un de sa famille qui les cultive à une centaine de kilomètres d'ici. Tous les quinze jours, elle est réapprovisionnée. Demain, c'est justement le jour d'arrivée.

F1. Je n'aime pas quand tu vas là-bas.

F2. Ce n'est pas plus dangereux qu'ailleurs.

F1. Si seulement nous n'étions pas obligées de faire attention à la moindre dépense. Avant c'était plus simple. Il n'y avait pas toutes ces restrictions.

F2. Les difficultés étaient déjà là. Nous étions trop jeunes pour nous en apercevoir.

F1. La viande était à un prix abordable. Aujourd'hui c'est devenu un luxe d'en acheter.

F2. Nous nous en passons très bien.

F1. Ce n'est pas le problème. Je t'ai appelée cet après-midi pendant ma pause. J'ai le droit de savoir ce que tu fais de tes journées. Tu ne me racontes jamais rien de ce que tu fais quand je ne suis pas là. Moi, je te raconte toujours tout.

F2. Je suis sortie un moment pour prendre l'air. Je suis allée au parc. Il y avait trop de vent. Ça m'a donné mal à la tête.

F1. C'est tout ?

F2. Je suis restée ici. Prendre du temps pour moi.
Penser.

F1. Penser à quoi ?

F2. Un tas de choses.

F1. Comme quoi ? Comme quoi ?

F2. Je suis dans le salon. Sur le fauteuil de papa. Les rideaux sont tirés. Une légère pénombre m'entoure. Je n'allume pas la lumière. Je n'entends aucun bruit du dehors. Mon chemisier est entrouvert. Juste deux boutons. Je suis bien. Calme. Mon mal de tête a fini par se dissiper. Je me laisse aller dans le fauteuil. J'ai chaud. J'ouvre un bouton supplémentaire à mon chemisier. Mes mains effleurent la pointe de mes seins. Je commence à me les caresser doucement. C'est agréable. Je m'arrête. Je ferme les yeux et elle apparaît devant moi. Une queue dure et bien dressée. Évidemment elle me pénètre. D'abord lentement puis de plus en plus vite. C'était vraiment bien. Il y a longtemps que je n'avais pas connu une telle sensation. C'était presque mieux que si ça avait été en vrai.

F1. Faut toujours que. Tu es vraiment obscène par moments.

F2. Dans la bouche d'un homme, tu préférerais.

F1. Je ne connais aucun homme qui se permettrait de me parler comme ça.

F2. Parce que tu es trop coincée.

F1. Ce n'est pas vrai.

F2. Maintenant tu es vexée.

F1. Tout ça pour une simple question. Je suis sûre que tu l'as fait exprès. Tu as inventé cette histoire pour me faire enrager.

F2. Crois ce que tu veux. Je vais préparer le café.

F2 débarrasse une partie de la table et sort. Elle revient. Elle allume une cigarette et tousse.

F1. Tu devrais moins fumer.

F2. Je fume si j'ai envie de fumer. Je n'ai plus quinze ans.

F1. Les cigarettes coûtent cher.

F2. Tu répètes toujours les mêmes choses. La vie est dure. Avant c'était mieux.

F1. C'est la vérité.

F2. Non. Ce n'est pas la vérité. C'est ce que tu veux voir. Comment ça se passe au bureau ?

F1. La direction est sur les dents. La concurrence étrangère s'est fait particulièrement ressentir ces derniers mois. Nous avons perdu des parts de marché à l'international. Nous devons redoubler d'efforts pour rester compétitifs. Je suis constamment débordée. C'est à devenir dingue. Sans compter notre chef de service qui s'emporte à la moindre erreur. Il nous parle comme à des esclaves. Plusieurs personnes ont craqué. Elles ont été immédiatement remplacées.

F2. Il y a longtemps que tu aurais dû démissionner.

F1. Avec quel argent vivrions-nous ? À moins d'avoir des relations, tu ne trouves plus de travail nulle part.

F2 sort et revient avec le café.

F1. J'ai un bon poste. Ce serait une folie de le quitter.

F2. Réfléchis.

F1. C'est tout réfléchi. Je n'ai pas le choix.

F2. Demain soir, je vais voir des amis. S'il est trop tard pour rentrer, je t'appelle.

F1. Je préférerais que tu rentres.

F2. Ce n'est pas la première fois que je découcherai.
Je vais dans ma chambre. Je suis fatiguée.

F1. Tu n'as même pas bu ton café.

F2. J'en avais pas envie.

F1. On aurait pu.

F2. Tu finiras de débarrasser.

II

F2 est au téléphone.

F2. J'avais imaginé tout à fait autre chose. Je comprends. Tu as raison. C'est peut-être mieux pour commencer. Je ne l'ai pas encore terminé. Je suis désolée. Il me reste deux ou trois idées à mettre en forme. Je l'aurai peut-être fini pour ce soir.

F1 entre.

F2. Elle est toujours derrière moi. Elle se pose des questions. Je n'aime pas lui mentir. Aucun risque. Fais-moi confiance.

F2 remarque la présence de F1.

F2. Je dois te laisser. J'ai des courses à faire. À plus tard.

F1. Avec qui étais-tu au téléphone ?

F2. Un ami. Tu ne le connais pas.

F1. Tu m'avais promis que tu te tiendrais tranquille.

F2. C'est ce que je fais. Pourquoi tu es encore là ? Tu vas être en retard.

F1. Et si les voisins te dénonçaient ?

F2. Je n'ai rien à me reprocher.

F1. Tu les connais. Ils passent leurs journées les oreilles collées aux murs de leur appartement.

F2. Si ça les amuse.

F1. Notre téléphone est peut-être sur écoute.

F2. Ce n'est pas le moment d'avoir cette conversation. Tu n'es pas dans ton état normal. Nous en reparlerons quand tu seras plus calme.

F1. Promets-moi que tu rentreras ce soir. Si tu ne rentres pas, je ne sais pas ce que je ferai.

F2. Maintenant tu dois y aller ou tu finiras pas être vraiment en retard.

F1. Ne me laisse pas seule.

F2. Dépêche-toi.

F1. Je suis sérieuse.

F1 sort.

F2 allume LA TÉLÉVISION.

LA TÉLÉVISION. Mes chers compatriotes, si j'ai choisi de m'adresser à vous, c'est que la situation que nous traversons est suffisamment grave et préoccupante pour en appeler à votre mobilisation. Comme vous le savez, depuis plusieurs mois, l'unité de la nation est mise en péril par des groupuscules terroristes qui ont choisi de semer la terreur sur notre territoire. Leur dernier attentat, la semaine dernière, dans le métro de la capitale, a fait selon les chiffres définitifs deux cent vingt-trois morts et huit cent quatre-vingt-cinq blessés. Nous soupçonnons très fortement ces groupuscules d'être financés par des puissances étrangères, des états voyous hostiles aux idéaux de démocratie et de liberté qui sont les nôtres. Nous n'accepterons pas de voir nos valeurs bafouées par la menace terroriste. Nous n'accepterons pas ce règne de la terreur et de l'obscurantisme qu'on cherche à nous imposer.

Je vous demande à tous, mes chers compatriotes, de faire front derrière votre gouvernement. J'ai besoin que toutes les forces vives de la nation se joignent afin d'éradiquer le fléau du terrorisme. Nous ne relâcherons nos efforts que quand tous les terroristes auront été arrêtés et sévèrement punis. Nous ne relâcherons nos efforts que quand le drapeau de la liberté et de la sécurité flottera à nouveau sur tous les foyers de ce pays. C'est la raison pour laquelle nous vous demandons de signaler auprès du poste de police le plus proche toute personne qui pourrait être impliquée dans des activités terroristes. Mes chers compatriotes, je vous remercie du fond du cœur de votre.

F2 a éteint LA TÉLÉVISION.

III

F2. Je suis passée sur la tombe de papa cet après-midi. J'avais un rendez-vous pas très loin du cimetière. Je me suis dit que c'était l'occasion. Il y avait plein de mauvaises herbes. J'ai fait ce que j'ai pu pour nettoyer. Mais dans une semaine ou deux, elles seront de nouveau là. Heureusement que j'ai croisé le gardien dans une des allées. Il m'a prêté ses outils pour que ça aille un peu plus vite. Après il m'a invitée à boire un thé dans son

cabanon. Les gens viennent de moins en moins souvent au cimetière. Presque toutes les tombes sont laissées à l'abandon. Le gardien fait ce qu'il peut pour les entretenir. Mais seul, c'est difficile. Il voudrait partir à la retraite. Mais il ne sait pas s'il y aura quelqu'un pour le remplacer. Il a bientôt soixante-dix ans. Pauvre petit vieux tout voûté.

F1. Les gens n'ont plus le temps d'aller au cimetière. Ils sont trop pris par leurs soucis quotidiens pour penser à ceux qui ne sont plus là. On ne peut pas tout leur demander. La vie est déjà assez dure comme ça. Pour la tombe de papa, nous n'avons qu'à y aller une fois tous les quinze jours en tournus. Comme ça, elle restera entretenue. Un peu de travail manuel, ça ne peut que nous faire du bien.

F2. Encore une goutte de vin ?

F1. J'ai déjà assez bu.

F2. Juste un verre. Pour une fois. Ça fait des mois que nous n'en avons pas bu. Je me souviens d'avoir lu dans un magazine que boire un verre de vin par jour est bon pour la santé. Des expériences scientifiques l'ont prouvé.

F1. Tu vivras longtemps vu que tu as commencé tôt. Quand je pense à ce fameux jour de mariage où tu as bu tous les fonds de verre et qu'après tu

étais ivre et n'arrêtais pas de rire. Tu n'en loupais pas une.

F2. J'avais dix ans.

F1. Huit. Tu avais huit ans.

F2. J'ai toujours été très précoce. C'est de papa que je tiens ça.

F1. Je ne préfère pas savoir combien tu as payé cette bouteille.

F2. Ne gâche pas tout.

F1. Nous devons être attentives à chacune de nos dépenses.

F2. Tu me l'as déjà dit. Raconte-moi une histoire. Comme tu faisais quand nous étions enfants. J'adorais ça.

F1. Souvent tu finissais par t'endormir.

F2. C'est ça qui était génial.

F1. C'était il y a longtemps. J'ai tout oublié.

F2. Ça va te revenir. Pour me faire plaisir. Une si bonne soirée. Je vais chercher des bougies.

F2 sort et revient avec des bougies qu'elle dispose sur la table et allume.

F1. Il était une fois une pauvre orpheline qui n'avait pas de chaussures. Malgré tout, en ramassant ici et là des petits bouts de tissus, elle parvint avec le temps à se coudre une paire de souliers rouges. Ils étaient grossiers, mais elle les aimait. Avec eux, elle se sentait riche, même si elle passait sa journée à chercher de quoi se nourrir dans les bois épineux jusqu'à la nuit tombée. Un jour, alors qu'elle marchait d'un pas las sur la route, en haillons, ses souliers rouges aux pieds, un carrosse doré vint se ranger près d'elle. À l'intérieur se trouvait une vieille femme qui lui déclara qu'elle allait l'emmener chez elle et la traiter comme sa propre fille. Et les voilà parties vers. Je ne peux pas continuer. C'est stupide. Aucun intérêt.

F2. Tu ne peux pas t'arrêter comme ça. Raconte-moi la fin.

F1. L'enfant se fait couper les pieds et devient une pauvre infirme.

F2. Pourquoi tu t'énerves ?

F1. J'avais pas envie de raconter une histoire. Je l'ai fait pour te faire plaisir.

F2. Tu aurais dû me le dire.

F1. Je te l'ai dit. Tu ne m'as pas écoutée.

F2. Je n'avais pas compris que ça te dérangeait autant.

F1. Excuse-moi. Je suis fatiguée. Il est tard. Avec tout le vin que j'ai bu. Le repas.

F2. Dansons. Dansons. Ça te réveillera. Viens. C'est un jour spécial. Je te promets que ça te fera du bien.

Elles dansent d'abord lentement puis de plus en plus vite jusqu'à s'abandonner dans le plaisir de la danse.

F1. Je n'en peux plus. Tu m'as achevée. Une autre fois. Une autre fois. Je suis désolée.

Anne-Frédérique Rochat

Apnée

Lauréate du Prix SSA 2006 à l'écriture théâtrale

Création d'*Apnée*.

Du 9 au 28 septembre 2008 au Pulloff Théâtres, à
Lausanne
Par l'ACTC.

Mise en scène: Nathalie Lannuzel
Scénographie: Nathalie Lannuzel
Assistant technique: Jean Jenny
Régie technique: Estelle Becker
Lumière: Jean-Pierre Potvliege
Musique originale: Patrice Peyriéras
Costumes: Dominique Chauvin
Maquillage: Katrine Zingg
Administration: Claudine Corbaz
Graphisme: Anne Crausaz

Avec:

Clothilde: Isabelle Bosson
Clovis: Michel Demierre
Didi: Séverine Bujard
Dada: Alfredo Gnasso
Dominique: Fanny Pélichet

Personnages

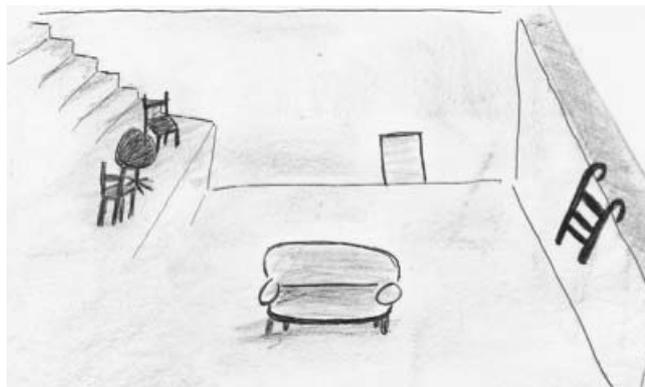
Clovis, *quarante-cinq ans*
Clothilde, *quarante-cinq ans*
Didi et Dada, *ses parents, septante-cinq ans*
Dominique, *vingt-cinq ans*

Décor

Une piscine.

Une piscine, dans laquelle il y a quelques éléments d'un salon. À cour, en hauteur, il y a une échelle en métal. Au fond, à droite, une sortie.

À jardin, il y a de grandes marches d'escaliers, sur ces marches il y a une très vieille table et deux vieilles chaises : c'est l'espace de Didi et Dada. Ils ne peuvent pas atteindre le reste du plateau, la dernière marche étant trop haute.



SCÈNE 1

Dominique est assise sur le canapé. Elle attend. Didi et Dada apparaissent en haut des marches.

DADA, à Dominique. Vous jouez ?

DOMINIQUE. Pardon ?

Dada sort un jeu de cartes.

DADA. Au menteur, vous jouez ?

DOMINIQUE. J'ai rendez-vous.

DIDI. Moi, je préfère la bataille.

Ils s'installent à la petite table.

DADA. C'est toujours la même chose.

Didi prend les cartes des mains de Dada.

DIDI. Une bataille ! *Elle distribue les cartes.* Celui qui gagne masse les pieds de l'autre.

Dada fixe Dominique.

Dada. Dada ! Tu dois vérifier que je distribue bien.

DADA, à *Dominique*. Vous êtes chèvre ?

DOMINIQUE. Pardon ?

DADA. Vous êtes sourde ?

Didi rit.

Dans l'astrologie chinoise, vous êtes chèvre ?

DOMINIQUE. Bélier, je crois.

DIDI, à *Dada*. Tu joues ou tu joues pas ?

DADA. C'est gentil, c'est pas méchant. Une bonne bête. *Il montre Didi*. Elle est dragon.

DIDI. C'est pas vrai ! À *Dominique*. Dada déconne, Dada dit toujours n'importe quoi.

DADA. Dada n'a pas la maladie d'Alzheimer, lui.

DIDI. Didi non plus. *Elle abat une carte*. Joue !

DADA, *posant une carte*. Didi ne sait plus quel jour on est.

DIDI. Dada s'est fait opérer de la prostate. *Didi ramasse les cartes*. Gagné !

DADA. Celui qui perd peut tuer l'autre.

Didi rit.

Arrête de rire... vieille chaussette !

Clotilde entre.

CLOTHILDE, *à Dominique.* Excusez-moi, il dormait, j'ai dû le réveiller. Il arrive.

DIDI. Y'en a qui se font pas chier.

DADA. À deux heures et demi encore au pieux !

CLOTHILDE. On a de la visite.

DADA. On est encore chez nous !

CLOTHILDE, *à Dominique.* Je vous présente mes parents. Didi, Dada, je vous présente Dominique. Elle vient pour l'annonce, pour Clovis.

Didi et Dada ricanent.

À Dominique. Ils sont vieux...

Clovis entre.

Voilà notre homme !

CLOVIS. J'ai passé une nuit blanche tout à fait noire. Impossible de fermer l'œil. Un mal de tête...

CLOTHILDE. C'était la pleine lune. *À Dominique.* Il est très sensible. Clovis, je te présente Dominique, Dominique, je vous présente Clovis.

CLOVIS, *à Dominique.* J'espère que vous avez bien dormi ?

DOMINIQUE. Comme un bébé.

CLOTHILDE. J'ai bien dormi.

DADA. Le roi de pique! Aucune chance!

DIDI. L'as de pique! Je te...

CLOVIS. Dominique. J'aime beaucoup les prénoms doubles.

CLOTHILDE. Elle a vingt-cinq ans.

DIDI. Aaaaah... c'est Didi qui va se faire masser les pieds!

DADA. C'est toujours la même chose.

CLOVIS. Vingt-cinq ans... Quel bel âge.

CLOTHILDE. Elle a travaillé pendant des années avec des personnes âgées.

DOMINIQUE. À domicile. Je leur donnais un coup de main pour le ménage, je faisais les courses, et puis on discutait...

DADA. Vous jouiez aux cartes?

DIDI. Reste concentré!

DOMINIQUE. Au Cluedo.

DADA. Connais pas.

DOMINIQUE. Il faut découvrir l'assassin. À *Clovis*
L'annonce parlait d'un handicap...

DIDI. Jouuuue !

DOMINIQUE. Je ne vois pas...

CLOVIS. Je ne sens rien.

DIDI. Gagné! *Elle se lève.* Dada! Aux pieds.

DADA. Mais... on a pas fini.

Didi siffle, et sort.

Dada la suit en traînant les pieds.

C'est toujours elle qui prend son pied avec ses
pieds.

DOMINIQUE, à *Clovis*. Je ne comprends pas.

CLOTHILDE. C'est Dada...

CLOVIS. C'est mon nez qui ne marche pas.

CLOTHILDE. Il souffre d'anosmie.

CLOVIS. Perte totale de l'odorat.

CLOTHILDE. Et du goût.

DOMINIQUE. Depuis longtemps ?

CLOVIS. Vingt-deux ans.

CLOTHILDE. C'est venu tout d'un coup, du jour au lendemain...

CLOVIS. Je ne sentais plus rien.

CLOTHILDE. Plus de goût.

CLOVIS. Pour rien.

DOMINIQUE. Vous avez vu des médecins ?

CLOTHILDE. Ils ne savent pas d'où ça vient. Il n'y a aucune lésion.

CLOVIS. Peut-être un choc psychologique...

CLOTHILDE, *mordant sur la phrase de Clovis*. On n'en sait rien.

DOMINIQUE. Et vous avez besoin de quelqu'un...

CLOVIS. Qui sente à ma place.

CLOTHILDE. Qui soit là. Il y a une semaine, Didi a laissé brûler son rôti. Elle et Dada étaient aller se promener, comme ça, se balader, elle avait simplement oublié sa mangeaille dans le four, plus pensé... enfin bref, ça c'est un autre

problème. Clovis était seul à la maison, il n'a rien senti. À *Clovis*. Heureusement que je suis rentrée à temps.

CLOVIS. Heureusement.

CLOTHILDE. On a réalisé à quel point la maison pouvait être dangereuse pour lui.

CLOVIS. En plus on est au gaz...

CLOTHILDE. Avant je pouvais compter sur la présence de Didi et Dada, mais maintenant qu'ils vont de guingois, il faut dire ce qui est, c'est difficile d'être tranquille. En plus, en ce moment, il y a beaucoup de travail à l'hôpital, de moins en moins de personnel, j'accumule les heures supplémentaires.

CLOVIS, *sourit*. Clothilde est infirmière.

DOMINIQUE. Je dois juste être là ?

CLOTHILDE. Si l'envie vous prend de mettre en route une lessive ou de faire quelques commissions, personne ne vous en empêchera.

DOMINIQUE. Il faudra cuisiner aussi ? Parce que je suis végétarienne, je ne supporte pas la viande. Je suis incapable de beurrer un poulet, de couper un filet mignon, ou de fourrer une dinde. Incapable. Je ne peux pas, ça me soulève le cœur.

CLOTHILDE. Ne vous inquiétez pas, ici chacun se débrouille, chacun fait ce qu'il veut. Didi n'arrête pas de mitonner des bons petits plats, mais moi je mange toujours sur le pouce ou à l'hôpital, et Clovis... Clovis n'a plus vraiment d'appétit.

CLOVIS. Elle me ramène toujours des paquets de petites gélules protéinées, vitaminées... il y en a même qui constituent un vrai repas, c'est américain, pour les gens qui n'ont plus le temps de manger.

DOMINIQUE. C'est peut-être mieux que le Mac Do...

CLOTHILDE. Ça fait moins de taches en tout cas.

CLOVIS. À quoi bon souffrir devant un bœuf Stroganoff qui n'a plus d'odeur ?

CLOTHILDE. C'est donc cent cinquante francs par jour, six jours par semaine, nourrie logée.

DOMINIQUE. Très bien.

Clothilde regarde Clovis.

CLOTHILDE. Pour nous c'est vous. Et pour vous, c'est nous ?

DOMINIQUE. Comment ?

CLOVIS. Nous vous engageons. Vous vous engagez ?

DOMINIQUE. Je commence quand ?

CLOTHILDE. Apportez vos affaires et vous pourrez dormir ici ce soir. Il y a une très jolie chambre au bout du couloir, elle donne sur la piscine.

DOMINIQUE. Une piscine ?

CLOVIS. Sans eau. On ne la remplit plus depuis très longtemps.

SCÈNE 2

Clovis est assis en haut de l'échelle en métal, sur le bord de la piscine.

CLOVIS. Sur 445 patients souffrant d'anosmie, et sur dix-huit ans, 37 % ont été confrontés à un accident domestique, contre 19 % pour les gens « normaux », sans trouble olfactif. Ces accidents concernaient dans 45 % des cas la cuisine, 23 % la détection d'une fuite de gaz et 7 % un feu. Au fond, moi, ça m'est égal, c'est elle qui a peur, tellement peur qu'il y ait un accident. Encore un.

Elle sentait bon. Toutes ses petites odeurs bien à elle, je les ai oubliées. Je me souviens que j'ai jamais particulièrement lui renifler la nuque, juste derrière l'oreille. Ça m'excitait. *Un temps.* Il n'en reste aucune trace. De son essence.

Dominique... c'est joli. Pas d'odeur mais quelque chose qui emplit mes narines. De l'air. Une bouffée d'air. *Un temps.* Vingt-cinq ans... Pareil que les jumeaux. Pareil qu'ils auraient eu si... Vingt-cinq ans. *Un temps.* Elle sentira, elle sentira ce que je ne sens pas, elle le retranscrira sur son visage, au fond de ses yeux, dans le sillon de ses traits; là où je pourrai le lire.

SCÈNE 3

CLOTHILDE. C'est un idéaliste, un artiste. Il est peintre. Vous aurez du temps pour vous, il est souvent fourré dans son atelier au fond du jardin, là il ne risque rien, il faut le laisser seul. Vous avez vu le tableau qui est dans votre chambre au-dessus de la commode ?

DOMINIQUE. Les taches de couleur.

CLOTHILDE. « Ensemble univoque. » Et celui qui est au-dessus du lit ?

DOMINIQUE. Le jardin.

CLOTHILDE. « Herbes sous tension. » *Elle sourit.* C'est un poète. Il a un talent extraordinaire. Il n'est pas encore reconnu, mais je suis sûre qu'un jour il va exploser. La première toile que j'ai vue de lui m'a bouleversée. Je m'y retrouvais totalement. « Des lézards se lézardent. » C'est génial, non ? *Clovis entre sans que les deux femmes s'en aperçoivent.* Je comprenais exactement ce qu'il voulait dire. Ce qu'il ressentait. *Un temps.* J'avais rencontré mon double.

CLOVIS. Clothilde parle de ma peinture comme personne, c'est très troublant. Elle saisit tout. Même ce qui m'échappe.

CLOTHILDE. Si les âmes sœurs existent, c'est sûr qu'on en est.

CLOVIS. C'est une grande romantique.

CLOTHILDE. Le dernier tableau qu'il a peint est terrifiant et mystique à la fois, un chef-d'œuvre.

CLOVIS. Je ne sais pas. C'est le temps qui le dira.

CLOTHILDE. Une toile incroyable: un arbre. Un arbre accroché sur le toit d'une maison, un toit rouge en brique, et l'arbre est enraciné dedans, dans le toit, pas le sol, le toit. Comme s'il essayait de s'élever, d'être le plus près possible du ciel. Mais le ciel est verdâtre, et l'arbre semble empêtré à la fois dans les tuiles du toit et dans cette lumière glauque. Il n'y a pas d'échappatoire.

CLOVIS. C'est exactement ça, il est empêtré.

CLOTHILDE. Sur son tronc et sur ses branches, la sève stagne comme du sang qui coagule, mais bleu.

DOMINIQUE. C'est étrange.

CLOVIS. L'art n'a aucune limite.

CLOTHILDE. Des racines jusqu'aux feuilles, tout le chemin du sang de l'arbre: bleu.

DOMINIQUE. Ça pique la curiosité.

CLOVIS. Il est accroché au mur de l'escalier qui descend à la cave.

Clothilde a une quinte de toux. Clovis lui tape dans le dos.

DOMINIQUE. Il paraît qu'il ne faut pas taper dans le dos, c'est un mauvais réflexe, on risque de décoller les poumons. Vous voulez un verre d'eau ?

CLOTHILDE. Tape, tape, tape, ça fait du bien. *Elle tousse encore un peu.* C'est fini. Le chat est sorti. Et mes poumons sont toujours bien en place.

DOMINIQUE. Je ne sais plus où j'avais entendu ça, mais je crois que c'est vrai, en fait, il vaudrait mieux taper devant que derrière.

Didi et Dada entrent sur scène avec un jeu de société.

DIDI, *à Dominique.* Il y a un lapin dans le four, vous en voulez ?

DOMINIQUE. Je suis végétarienne.

DIDI, *avec une grimace.* Ah ?

CLOTHILDE, *à Clovis.* Tu as pris tes pastilles ?

CLOVIS. J'ai tout avalé, saucé l'assiette, sans laisser une miette.

DADA, à *Dominique*. Quel dommage, vous auriez pu vous joindre à nous!

DIDI. À croire qu'un bon repas c'est démodé. À *Dada*. Il faut avoir un grain pour être végétarien.

DADA, à *Dominique*. Au jeu de l'oie, vous jouez?

DIDI. Elle n'aime pas la viande.

CLOTHILDE, à *Dominique*. Je vais faire du café, vous en voulez?

DADA. Vous jouez?

DOMINIQUE, à *Clotilde*. Volontiers.

DADA. Alors venez vous asseoir!

DOMINIQUE. Je ne connais pas les règles.

DIDI, à *Dada*. À deux c'est mieux.

DADA. Cette fois, je prends le rose.

CLOVIS, à *Dominique*. De toute façon, ils trichent.

DIDI. Je vais t'aplatir comme un vieux godillot!

DADA. Tu ravaleras ta fierté, vieille culotte trouée!

CLOVIS, à *Dominique*. On a toujours vécu chez eux, ça crée des liens.

DOMINIQUE. C'est rare.

CLOVIS. Les premières années, on mangeait tous ensemble, on jouait tous ensemble, et puis avec le temps... Surtout depuis que je suis devenu anosmique.

DADA. Lance les dés! Tu attends le déluge ou quoi?

CLOVIS. Je n'ai plus aucune sensation de faim ou de soif, aucune envie. Parfois, j'ai un peu mal à la tête et je me dis qu'il faut que je boive un verre d'eau. Les seules fois où j'ai eu l'impression de goûter quelque chose, de réveiller une sensation, ça a été dégueulasse, tout simplement immonde. J'avais l'impression de manger du savon. Ça m'a rappelé mon enfance... Chaque fois que je disais « un gros mot », ma mère me tirait par l'oreille, m'amenait à la salle de bain et me savonnait la langue.

DOMINIQUE. Le savon qu'utilisait tout le monde pour se laver les mains?

CLOVIS. Pour se laver les mains après avoir été aux toilettes.

Dominique grimace.

Voilà un des seuls souvenirs qui me soit revenu
inopinément en vingt ans.

DIDI. Recule! Tu dois reculer de trois cases.

DOMINIQUE. Heureusement qu'il y a eu Françoise
Dolto.

CLOVIS. Une odeur a le pouvoir de faire ressurgir un
souvenir avec force sans crier gare. Je suis
protégé de cette intrusion soudaine du passé.
Mon passé est difficile à réveiller, il dort bien
tranquillement.

DOMINIQUE. Ça peut être une chance.

CLOVIS. Bien sûr.

Clothilde revient avec un plateau et les cafés.

CLOTHILDE. Il faudra penser à cueillir les cerises,
sinon elles finiront dans l'herbe, toutes pourries.

CLOVIS. Comme chaque année.

CLOTHILDE. Il n'empêche que c'est dommage. À
Dominique. Vous prenez du sucre dans votre
café?

DOMINIQUE. Noir.

CLOVIS. Les odeurs s'enregistrent dans l'hippocampe qui est le centre des émotions et de leur expression.

DADA. Dans le puits !

CLOVIS. C'est aussi là que se trouve la mémoire affective.

CLOTHILDE. Moi, je le sucre toujours, mais je mélange, je mélange bien, parce que je ne supporte pas de retrouver des petits grains collés au fond.

DOMINIQUE. Ça siffle. Vous n'entendez pas ? Quelque chose siffle.

CLOVIS. C'est Dada.

CLOTHILDE. Dada ! Règle ton Sonoton. À *Dominique*. Vous vous entendez bien avec vos parents ?

DOMINIQUE. Ils sont morts.

CLOTHILDE. Oh.

DOMINIQUE. C'était il y a longtemps, j'avais trois ans. À *Clovis*. Je ne retrouve même plus leurs visages dans mon hippocampe.

CLOTHILDE. C'est terrible... alors vous n'avez plus de maman.

CLOVIS. Un accident ?

DOMINIQUE. Un incendie.

DADA. Qui sait qui rattrape Didi, c'est Dada... mes petits pieds frétille déjà !

CLOVIS. Criminel ?

CLOTHILDE. Qu'est-ce que ça change, de toute façon ils sont morts. Elle n'a pas forcément envie de remuer tout ça.

DOMINIQUE. Il paraît que le père avait oublié d'éteindre sa cigarette dans le cendrier. Ça a brûlé la nappe, la table, les chaises et puis tout le reste. Les pompiers ont réussi à sauver l'enfant. « Dis merci au monsieur, il t'a sauvé la vie ». Je ne crois pas qu'ils avaient des problèmes d'odorat, pourtant ils n'ont rien senti. Tout est devenu cendre, tout a disparu. Il ne me reste que Paul.

CLOVIS. Votre frère ?

DOMINIQUE. Ma grenouille en peluche.

DADA, à *Dominique*. Je cherche une autre partenaire ! Je pourrais vous apprendre ?

DIDI. J'aimerais bien voir ça.

DOMINIQUE. Je n'aime pas les jeux de société.

CLOVIS. Moi non plus.

DIDI. Je te l'avais dit. Joue.

DADA. Quel dommage...

CLOTHILDE, *à Dominique*. Il faut que j'aille à l'hôpital, je suis de veille cette nuit, je vous confie la maison.

CLOVIS. Je t'accompagne au portail, toutes ces histoires m'ont donné envie de peindre, je vois de l'ocre, de l'eau et des mouches. Ce n'est pas encore très précis, mais je crois que je suis inspiré!

CLOTHILDE, *à Dominique*. Il est incroyable.

DIDI. Gagné!

CLOTHILDE. Ça m'ennuierait que cette année encore les cerises pourrissent dans l'herbe. *À Clovis*. On les cueillait autrefois, on faisait des clafoutis.

CLOVIS. C'est bon pour les mêmes, les clafoutis.

Clovis et Clothilde sortent. On entend un bruit de dés.

DADA, à *Didi*. De toute façon, Dieu préfère les perdants. Oui, je crois bien que la bible dit un truc comme ça.